

Maurice resta debout, pâle, immobile, les yeux fixés sur le parquet. Il était atterré.

VII

Au bout d'un instant, sortant de sa torpeur, Maurice se secoua et passa à plusieurs reprises ses deux mains sur son front.

—Oui, murmura-t-il tristement, Sarrue a raison, cruellement raison ; je suis pauvre, je ne gagne pas de quoi suffire à mes propres besoins en travaillant comme une bête de somme, je ne peux rien, rien pour le bonheur de Georgette ! Et pourtant je l'aime... et s'il le fallait, pour la rendre heureuse, je n'hésiterais pas à donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang !... Oh ! la misère, c'est horrible ! Avoir la volonté et se sentir impuissant, c'est plus épouvantable, plus horrible encore !

—Que vais-je faire ? Et elle, que va-t-elle faire ? Elle a un état, elle travaille... Mais, seule maintenant, son métier de passementière pourra-t-il la faire vivre ? J'en doute. Elle a dit à Jacques qu'elle déménagerait, où veut-elle aller ? Quelle est sa pensée ? Non, non, c'est impossible, elle ne peut pas rester seule, comme une abandonnée... Si, dès aujourd'hui, nous nous marions ; là, je mettrai ma table près de la fenêtre, elle placera son métier ; nous travaillerons ensemble. En nous aimant nous verrions avec moins d'effroi notre double misère.

—Oui, mais c'est moi qui ai cette idée ; Georgette refusera ; je connais sa délicatesse et ses susceptibilités. Mon Dieu, comment faire ? Ah ! je suis désespéré ! Que fait-elle en ce moment ? Si j'avais su trouver un emploi, je ne serais pas embarrassé, car enfin j'aime le travail et je ne suis pas sans capacités. Je pourrais bien gagner, comme d'autres, deux mille quatre cents ou trois mille francs. Ah ! quand on ne connaît personne à Paris, on reste perdu dans la foule des malheureux, nul ne s'intéresse à vous, tout le monde vous repousse.

—Jacques m'avait promis de me trouver des traductions à faire ; il a vu un éditeur, il n'a pas réussi et n'a plus osé faire une seconde démarche. Maintenant, je ne dois plus compter sur lui. Je vois toujours dressés devant moi les mêmes obstacles, je suis dans une impasse ténébreuse.

—Chère Georgette, est-il donc vrai que je t'ai aimée pour te rendre malheureuse ? Oh ! si je le croyais, je ne pourrais plus vivre ! Je ne sais pas ce que Sarrue a pu lui dire ; mais elle viendra certainement pour me l'apprendre, puisqu'elle m'a fait lui promettre de ne plus aller chez elle. Je ne sortirai pas, je l'attendrai toute la journée.

Il s'assit près de la table, devant son travail. —J'en ai encore pour deux heures, dit-il, en touchant le manuscrit dont il faisait la copie. Il faut absolument que j'achève, si je veux manger demain, ajouta-t-il avec un sourire plein d'amertume.

Il prit sa plume, la trempa dans l'encre et se remit à écrire.

Mais il était distrait, vivement préoccupé ; à chaque instant la plume cessait de crier sur le papier, et il tendait avidement l'oreille, espérant toujours qu'il allait entendre dans l'escalier les pas légers de Georgette. Son impatience et ses inquiétudes se révélaient par des mouvements brusques, fébriles.

Il mit plus de trois heures pour achever la copie du manuscrit. Il attendait toujours Georgette.

—Mais elle ne viendra donc pas ! s'écria-t-il en se dressant brusquement sur ses jambes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Si Sarrue l'a traitée comme il m'a traité moi-même, la pauvre enfant doit cruellement souffrir ; elle est malade, peut-être !

—Mais il est donc sans entrailles, cet homme, qui se croit dans son orgueil le plus juste, le meilleur, le plus noble, le plus grand !

En proie à une agitation extraordinaire, il marchait dans la chambre d'un pas saccadé, fiévreux.

—C'est trop, c'est trop ! reprit-il au bout d'un instant, d'une voix étranglée ; ce que j'éprouve est intolérable, je ne puis rester plus longtemps dans une aussi cruelle incertitude.

Il mit son chapeau et sortit, ayant la précaution de laisser sa clef sur la porte, dans le cas où Georgette arriverait en son absence.

Le pauvre garçon ne craignait pas qu'un voleur vint le dévaliser.

Il se dirigea vers la place Saint-Pierre, et, pendant une heure environ, il rôda aux abords de la

rue Berthe, espérant qu'il verrait sortir Georgette ou qu'elle montrerait sa tête gracieuse à la fenêtre.

Vain espoir, Georgette n'apparut point dans la rue et la fenêtre resta close. Vingt fois Maurice fut au moment de s'élancer pour pénétrer dans la maison. Il lui fallut une grande volonté pour rester fidèle à la promesse qu'il avait faite à la jeune fille.

La nuit vint. Maurice ne savait plus que penser. Son cœur palpitait sous l'étreinte de mortelles angoisses. Il lui revint cette pensée que Georgette était malade, privée de soins, n'ayant plus personne pour la secourir.

Alors il se décida à retourner rue Berthe, mais bien résolu, cette fois, d'entrer dans la maison et de se présenter devant la jeune fille, dût-il lui déplaire et encourir ses reproches.

Arrivé rue Berthe, Maurice passa rapidement devant la loge de la concierge et s'élança dans l'escalier qu'il grimpa en courant. Il frappa trois petits coups à la porte de Georgette. N'obtenant pas de réponse, il frappa de nouveau et plus fort. Même silence.

—Elle n'y est pas, se dit Maurice, pris d'une terreur subite.

Voulant être bien sûr qu'il ne se trompait pas, il frappa une troisième fois. Ensuite il passa la lame de son canif dans le trou de la serrure ; il put se convaincre ainsi que la clef n'y était point.

Un affreux pressentiment le saisit, et, en une minute, toutes sortes de sombres pensées se heurtèrent dans son cerveau.

Il allait entrer chez la voisine. Il se retint. Son instinct venait de lui faire deviner que c'était elle, madame Simon, qui avait tout révélé à Jacques Sarrue.

Il descendit l'escalier, et, comme il voulait à tout prix savoir quelque chose, il ouvrit la porte de la loge. La concierge était seule.

—Tiens, fit-elle, c'est monsieur Maurice !

—J'étais venu voir M. Sarrue, dit-il, bien certain, cependant, que la femme ne serait pas dupe de son mensonge.

—Vous ne l'avez pas trouvé ; il m'a prévenue tantôt qu'il partait pour aller passer quelques jours à la campagne. Ce n'est pourtant guère la saison ; mais il a des idées si drôles, M. Sarrue.

—J'ai aussi frappé chez mademoiselle Georgette, reprit Maurice.

—Est-ce qu'elle n'est pas rentrée ?

—J'ai frappé trois fois, elle n'a pas répondu.

—Alors elle n'est pas chez elle ; par exemple, c'est bien surprenant elle qui ne sort presque jamais et qui rentre toujours au bout d'une demi-heure.

—Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est sortie ?

—Depuis ce matin. Voyons, quelle heure pouvait-il être ? Huit heures et demie pas plus.

—Et elle n'est pas rentrée depuis ? demanda Maurice d'une voix oppressée.

—Non, j'en suis sûre, car je n'ai quitté ma loge qu'un instant ce soir avant la nuit.

—C'est étrange ! murmura le jeune homme.

—En effet, monsieur Maurice, il faut vraiment que quelque chose d'extraordinaire soit arrivé à mademoiselle Georgette. Elle est sortie ce matin sans rien me dire ; je me rappelle maintenant que je l'ai trouvée très pâle, les yeux fatigués ; elle avait un drôle de regard et la figure toute je ne sais comment.

—Ainsi, vous ignorez où elle est allée ?

—Absolument.

—Madame Simon sait peut-être...

—Rien. C'est moi, dans la journée, qui ai appris que mademoiselle Georgette était sortie dès le matin.

—Oh ! c'est affreux ! murmura Maurice.

—Il ne faut pas vous effrayer si vite, monsieur Maurice, reprit la concierge ; d'un moment à l'autre mademoiselle Georgette va revenir, car il commence à se faire tard.

—Ah ! quelque chose me dit qu'il est arrivé un malheur ! s'écria Maurice avec désespoir.

—A mademoiselle Georgette ?

—Oui, à elle, à elle !

—Mon Dieu, monsieur Maurice, pourquoi vous faites-vous ces idées-là ? Sans doute il est bien étonnant que mademoiselle Georgette ait passé toute la journée hors de chez elle ; mais elle avait probablement quelqu'un à voir et elle a pu être

retenue. Avant de croire toutes sortes de choses pas gaies et de vous désoler, attendez.

—Vous avez raison, reprit-il, il faut attendre. Je vais aller jusque chez moi, puis je ferai un tour de promenade et dans une heure ou deux je reviendrai savoir si mademoiselle Georgette est rentrée.

—Faudra-t-il lui dire que vous êtes venu ?

—Oui, si vous voulez bien ; vous pourrez encore ne pas lui cacher non plus combien je suis inquiet.

Maurice s'éloigna consterné, faisant toutes sortes de suppositions pour essayer de combattre son anxiété, de repousser ses craintes. Il courut encore chez lui, puis il se promena longtemps à l'aventure à travers les rues de Montmartre.

A dix heures, à onze heures et à minuit encore, il retourna chez la concierge de la rue Berthe. Il reçut à chaque fois la même réponse, qui le frappait au cœur comme un coup de poignard : mademoiselle Georgette n'est pas rentrée, on ignorait ce qui avait pu lui arriver.

Maurice était assailli de nouveau par ses appréhensions et ses craintes sinistres. Il se souvenait qu'une fois Georgette avait eu l'intention de mettre fin à ses jours en se précipitant dans la Seine.

Cependant, tout en éprouvant l'horreur et l'épouvante de ses lugubres pensées, Maurice s'accrochait avec une sombre énergie à un lambeau d'espoir. Jusqu'à deux heures du matin il fut sur pied ; plus de cinquante fois il monta et descendit cette partie de la rue des Martyrs, qui appartient à Montmartre.

Enfin, forcé de renoncer à l'espoir de voir revenir la jeune fille, il rentra chez lui dans un état pitoyable.

Il se jeta tout habillé sur son lit et s'y roula dans d'horribles convulsions, mordant son traversin, poussant de sourds gémissements, jetant par intervalle des cris affreux, désespérés.

La nuit se passa ainsi. Mais au moment où le jour parut, brisé, anéanti, il s'endormit. Ce fut un sommeil agité, plein de fièvre, tourmenté par d'effroyables cauchemars, plus fatigant encore que l'insomnie.

Quand il se réveilla, il était près de neuf heures. Il sauta à bas du lit, passa un linge mouillé sur sa figure, répara le désordre de son vêtement et courut rue Berthe.

La concierge lui répondit qu'elle n'avait rien appris encore au sujet de Georgette.

Il revint chez lui, la tête basse, le regard farouche, la mort dans l'âme.

Maintenant, il ne doutait plus. Il était convaincu que Georgette, conseillée par son désespoir, s'était jetée dans la Seine.

Il enveloppa la minute du drame et sa copie dans un vieux journal, mit le paquet sous son bras et le porta à l'agence.

En lui remettant douze francs pour son travail, on voulut lui donner un autre manuscrit à copier.

—Merci, dit-il, c'est inutile.

—Vous avez donc d'autres travaux ?

—Oui, répondit-il.

Et un sourire singulier effleura ses lèvres.

Il sortit de l'agence et s'en alla par les rues, regardant les devantures des boutiques. Il entra chez un armurier. Pour huit francs il acheta un petit pistolet de poche à deux coups, des capsules et des balles. Un peu plus loin, dans une autre rue, il acheta cent vingt-cinq grammes de poudre chez un débitant.

Il lui restait encore un peu d'argent ; mais, bien qu'il n'eût pas diné la veille et rien mangé le matin, il ne voulut point écouter son estomac, qui le sollicitait d'entrer chez un traiteur ou un établissement de la société Duval.

Il remonta à Montmartre et fit un détour afin de passer rue Berthe une dernière fois avant de rentrer chez lui.

La concierge était toujours sans aucune nouvelle de Georgette.

Arrivé chez lui, Maurice prit une feuille de papier et écrivit rapidement une vingtaine de lignes. C'était une lettre. Il la plia et la glissa dans une enveloppe sur laquelle il inscrivit cette souscription :

« Monsieur Jacques Sarrue, rue Berthe. »

Cela fait, il lui sembla que l'air lui manquait. Il ouvrit la croisée et promena longuement son regard sur les toits et les fenêtres qui se trouvaient devant lui.